

Sofia  
Aouine

Rhapsodie  
des oubliés



Éditions  
de La Martinière



# Rhapsodie des oubliés





**Sofia Aouine**

**Rhapsodie  
des oubliés**

**Éditions  
de La Martinière**

ISBN 978-2-7324-8799-1

© 2019 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Rhapsodie* : du grec ancien ῥάπτω « coudre »,  
et ᾠδή « chant ».

★

« Ceci est l'histoire d'un homme marqué  
par une image d'enfance. »

Chris Marker, *La Jetée*.

« Little ghetto boy  
When, when, when you become a man  
You can make things change if you just take the stand  
You gotta believe in yourself and in all you do  
You've gotta fight to make it better  
Then you will see how others will start believing too  
Then, my son, things will start to get better  
Everything has got to get better »

*Little Ghetto Boy*, par Donny Hathaway.





Au destin



## Rue Léon

« Quand je serai grand j'écrirai moi aussi les misérables parce que c'est ce qu'on écrit toujours quand on a quelque chose à dire. »

Momo, *La Vie devant soi*,  
Romain Gary (Émile Ajar)

Ma rue raconte l'histoire du monde avec une odeur de poubelles. Elle s'appelle rue Léon, un nom de bon Français avec que des métèques et des visages bruns dedans. C'est mon père qui a choisi qu'on débarque ici. Je me dis souvent que ce vieux doit aimer la misère, comme si c'était la femme de sa vie. Une espèce de seconde peau que tu aurais beau laver. Inscrite dans tes gènes, à jamais. Ici, c'est Barbès, Goutte-d'Or, Paris XVIII<sup>e</sup>, une planète de martiens, un refuge d'éclopés, de cassos, d'âmes fragiles, de « ceux qui ont réussi à dépasser Lampedusa », de vieux Arabes d'avant

avec des turbans sur la tête et des têtes d'avant, de grosses mamans avec leurs gros culs et leurs gros chariots qui te bloquent le passage quand tu veux traverser le boulevard. Des gens honnêtes qui ont toujours l'air de voleurs et qui rasant les murs pour pas qu'on les voie. Une rue où il n'y a pas de femmes qui marchent toutes seules. Une ville dans la ville, monstrueuse et géante, une verrue pourrie sur la carte. La première fois que j'y ai foutu les pieds, ça ne me changeait pas beaucoup de ma rue, petit, au Liban. Ici ou là-bas, quand tu arrives, les immeubles t'écrasent comme si tu étais un insecte. Quand tu entres dedans, ils t'avalent et te recrachent comme les pépins des premières grenades d'été, juteuses, que tu manges avec le plaisir d'un gosse. Ma rue a la gueule d'une ville bombardée, une gueule de décharge à ciel ouvert, une rue qui ne dort jamais, où les murs ressemblent à des visages qui pleurent. Des murs qui n'ont jamais été blancs et qui semblent hurler sur toi quand tu passes devant. Je suis arrivé dans ce bordel il y a à peine trois ans et j'ai déjà l'impression d'avoir vieilli de dix piges, rien qu'en me posant sur le banc du square Léon. Juste à regarder les gens. Les enfants ont l'air de centenaires. Des yeux de vieux, sur des gueules d'anges. Surtout les petits Noirs. On dirait qu'à force de vivre les uns sur les autres, ils ont une âme pour cinq. Ce n'est pas de leur faute, je

sais, c'est vrai. Mais avant de vivre ici, j'en avais jamais vu. Mon nouveau pote de l'école, le fils du marabout de la mosquée Poulet, dit toujours au prof de français : « Ta France, garde-la, c'est pas à nous ! » Tu vas te demander pourquoi un blédard comme moi, pardon, un primo-arrivant, comme dit la grosse du service social, sait tout ça. Je te dirai juste que je suis un esquiveur : je fais croire que je sais rien, comme ça ceux qui savent savent que je sais. T'as pas compris, c'est pas grave, tu pigeras plus tard. La mère dit toujours qu'on est des Arabes pas comme les autres, et même si on vit au milieu des Arabes, on n'est pas comme eux, on leur ressemble pas. Va savoir ce qu'elle veut dire par là, faudra m'expliquer. De toute façon, dans cette ville, un Arabe ça reste un Arabe, surtout si tu viens de Barbès. T'auras beau te laver et te mettre tous les parfums du monde pour choper toutes les filles du monde et faire le beau gosse, tu sentiras toujours l'Arabe de Barbès. C'est la vie, faut s'y faire. Ici, t'es à Paris et pas à Paris. Ici, c'est une rue de sauvages. Les valeurs c'est fini. Même les barbus de la mosquée se baisent entre eux. Chacun pour soi et un seul bon Dieu pour tous. Moi, je fais semblant d'y croire pour faire plaisir à maman. Mais j'ai déjà vu trop de morts chez moi, je veux plus en parler, plus jamais. Dans ma rue, t'as pas le droit d'être un faible, les faibles

ça finit sur un trottoir comme les putes de Porte de Clichy et les crackers de Porte de la Chapelle. Au fond, Barbès, c'est pas différent de Baabda. Les mêmes têtes de mercenaires qui en ont déjà trop vu, la même odeur de fleur d'oranger mêlée à la crasse, la même musique entre les cris des mômes et les hurlements des alcoolos du café d'en bas, les mêmes visages de vieilles mères fatiguées, la même merde dont tout le monde se fout royalement. Surtout Léon, qui à mon avis s'en bat les couilles de là où il est. Voilà comment je voyais ma rue – avant *elle*.

Putain je t'aime ! Il a suffi qu'un jour comme d'habitude je fume mon joint en regardant chez la vieille du quatrième à essayer de mater ses seins quand elle lave le sol. Là, j'ai vu ton visage de madone, entre toutes les fenêtres, le linge pourri qui sèche, les balcons pleins comme des décharges et les odeurs de graillon. Un visage de princesse au milieu des ordures. Deux grands yeux noirs qui mataient dans ma direction. J'étais encore le torse à poil car je venais de me branler devant YouPorn en essayant d'oublier tout ce que j'avais laissé derrière moi, les potes, ma vie, mon quartier, ma rue d'avant. J'avais envie de me shooter à l'arak mais le vieux avait caché sa bouteille dans le placard fermé à double tour. J'avais juste trouvé un bout de résine coupée au pneu que le fils du boucher halal d'en bas m'avait échangé contre le

dernier jeu GTA 5. Je l'avais mélangé avec ma chicha pomme et j'en avais presque la gerbe.

Comment je t'aime ! Tu as fait semblant de ne pas me voir, car tu n'as pas le droit de regarder les mecs. J'ai compté comme un fou les étages pour savoir où tu vivais. J'ai vu que t'avais fait pareil. Tu m'as jeté un coup d'œil à la dérobée et jusqu'ici j'ai pu sentir la douceur de ta peau, de ta bouche et même le parfum de tes cheveux. J'étais défoncé mais je te voyais et j'aurais pu te faire l'amour à distance tellement je te sentais en moi. Tu as fermé le rideau comme si j'étais le diable mais je devinais encore ta présence. Il avait fallu une simple demi-seconde pour que tu me bouffes l'esprit pour toujours. Je dirais pas qu'il y avait des roses qui poussaient rue Léon et des oiseaux qui chantaient à la place des vomis de clochards et des seringues de toxicos, mais la vie dans ce coin de merde me paraissait plus pareille. Je suis devenu fou de toi. J'aurais pu tuer pour te retrouver. Jour et nuit, je suis resté à t'attendre et à mater chez les voisins. Et ça m'a plus lâché, j'ai appris à connaître ce pays à travers les fenêtres de ces cages à lapins qu'ils appellent des appartements. Je savais tout d'eux, ou je l'imaginais. Les heures où ils bouffaient, dormaient, pleuraient, regardaient la télé, qui ne baisait jamais, qui baisait qui, quel connard tapait sa femme et ses gosses, qui vivait dans la crasse ou comme

un nabab. Je pourrais te décrire le papier peint des murs, l'odeur des draps et des soutifs des bonnes femmes. Mais toi, ton rideau restait désespérément fermé, comme si personne ne vivait là. Des fois seulement, il y avait un peu de lumière à l'heure de la prière de Fajr ou de Fatiha. Mais entre, rien, la maison des morts. À croire que tu vivais dans une tombe. Je ne la lâchais pas ta putain de lucarne, et je me mettais à rêver souvent. Ma vue se troublait à force de la fixer comme un dingue. Je faisais même des cœurs avec la buée sur les vitres pour que tu saches que je t'aimais.

Un jour, j'en pouvais plus, je t'ai enterrée dans ma tête. Je me suis intéressé à la nouvelle voisine d'en face au quatrième, qui a remplacé la vieille aux seins qui tombaient. Celle-là, elle avait un corps de fou. J'en avais plein les yeux. Cette blonde vivait à poil avec des fleurs dans les cheveux, et se dessinait des trucs sur les nibards. Des trucs dans une langue de l'Est, celle que les mecs qui font du bonneteau à Pigalle parlent. Elle passait son temps au portable à gueuler dans un genre de yougo, d'ukrainien ou de roumain, je sais pas trop. Des copines à elle ont fini par débarquer par grappes de dix et là des dizaines de paires de nichons se sont mises à s'agiter devant mon nez. Des nichons de toutes les formes et de toutes les couleurs, pleins de dessins et pleins de fleurs. Des brunes, des rousses, des



blondes, j'en aurais pleuré de joie. Je me foutais de ce qui se passait là-bas mais je remerciais Dieu d'avoir un porno géant gratuit devant ma fenêtre tous les jours. J'étais devenu le roi du pétrole, alors j'en ai fait profiter les potes, car je commençais à passer pour un mytho au collègue. Ma combine était simple : je faisais gratuit pour les copains et pour ceux qui me filaient un flash de whisky ou du pilon, et de cinq à dix euros pour les autres puceaux. En moins d'un mois, l'appart des parents était devenu le peep-show du quartier ; ma mère croyait que je m'étais fait plein d'amis avec qui je parlais français. La chambre était jonchée de mouchoirs et sentait le vieux cinéma clandestin du quartier chrétien chez moi à Beyrouth. Les mêmes bruits de frustrés qui touchent le nirvana et la même odeur que j'avais flairée petit quand papa m'avait emmené voir mon premier film de Samia Gamal avec sa grosse maîtresse de l'époque et qu'il m'avait laissé comme un paquet au fond du ciné pour la peloter tranquille. Je crois que c'est de là que mon goût pour les nichons vient. C'est de la faute du vieux de toute façon.

Et puis un jour, tout ça s'est arrêté sec quand la blonde nous a grillés avec ses copines. C'était un vendredi de novembre après la Salat. Toute la mosquée de la rue Poulet était remplie et comme d'habitude les vieux priaient par terre à même le

pavé comme des mendiants. Nous quatre, Élie, Sékou, Slobo et moi, on était occupés à nos petites affaires dans ma chambre. Quand elles nous ont vus, ces salopes se sont mises à gueuler leurs conneries en ukrainien par la fenêtre, les nibards à l'air. Toutes sortes de noms d'oiseaux qui devaient nous insulter salement et notre descendance avec. Elles nous jetaient ce qui leur passait par la main, balais, chaises, chaussures et même leurs culottes. Une paire de talons et des strings ont fini par tomber sur les vieux qui priaient sur le trottoir d'en face. Je te dis pas la merde que ça a mis, début de la guerre des Étoiles. Un attroupement a commencé à se former devant le bâtiment des nibards et tout le quartier est sorti. Barbus, daronnes, clandos, vendeurs de rue, et la bande des seins à fleurs avec leurs trucs dessinés dessus. Tous les mecs du quartier les traitaient de putes dans toutes les langues. Et ça balançait des corans et des claquettes, des culottes et des tapis sur leurs têtes. Tout le monde s'est mis à se battre, à se tirer les cheveux. Les souïards essayaient même de balafrer les filles avec des tessons de bouteille. Tout ça grâce à nous. Une des nichons à fleurs a même pris un coran et l'a allumé comme une torche en criant « À bas le patriarcat ! ». Une autre s'est mise à faire pipi devant tout le monde en signe de protestation. La police a enfin débarqué. Ma rue est devenue le gros titre

de 20 heures des chaînes d'info en continu. Des caméras et des poulets partout, la rue bouchée, les barbus contre les filles à poil. « Vendredi sanglant : une attaque d'islamistes déjouée au quartier général des militantes Femen à la Goutte-d'Or. »

Oui, on avait eu notre quart d'heure de gloire malgré nous et tout ça à cause de nos branlettes. On n'était pas fiers, je vous jure. Les enfants qu'on était encore au fond, pendant que la rue Léon s'était transformée en mini-place Tahrir, s'étaient cachés sous mon lit au milieu des mouchoirs souillés. On se regardait en chiens de faïence, la gueule défaite, attendant que ça passe, il y a même Slobodan qui dormait et, jusqu'à ce qu'on n'entende plus rien à la nuit tombée, on était restés là à se planquer la peur au ventre. J'ai été le premier à sortir et à mettre ma tête dehors. La rue était enfin calme. Il y avait juste la Roumaine qui boitait et faisait les poubelles en traînant ses mômes et son chariot derrière elle, comme tous les soirs. J'ai regardé par la fenêtre. L'appart des nichons était cramé, la vitre défoncée. On aurait dit celui des chrétiens que les terroristes avaient détruit quand il y avait eu l'attentat chez moi. D'un coup, je sais pas si c'est la flippe ou l'adrénaline, mais j'ai cru que tout était redevenu comme avant et que les militaires allaient débarquer et nous attraper, mes potes et

moi. J'ai commencé à trembler et à entendre des bruits de bottes monter dans les escaliers. Je me suis mis une grosse claque pour m'empêcher de partir trop loin. En me tenant la joue parce que j'y étais allé super fort, c'est là que je t'ai enfin revue. Tu étais sortie sur le balcon. Je suis resté immobile en priant pour pas que tu partes. Mes yeux ont attrapé les tiens et tu m'as regardé avec gentillesse. On flottait ensemble. Ton regard me disait que tout allait bien et de ne pas m'inquiéter. Par miracle, depuis deux ans que je n'y arrivais plus, je me suis mis à pleurer. J'ai chialé, juste parce que j'étais heureux d'être là. J'ai fermé les yeux super fort pour t'imaginer contre moi, pas de cul, juste de l'amour. C'est comme ça qu'on fait avec ton genre de fille. Le temps que j'ouvre les yeux, les trois trouillards étaient sortis de leur cachette et te regardaient avec moi. Derrière toi, un mec avec une barbe et une gueule de mollah Omar est sorti de nulle part, t'a attrapée par le voile avec le doigt pointé vers nous en gueulant un truc en arabe. J'avais peur.

- C'est qui ?
- La sœur d'Omar le Salaf, m'a répondu Sékou.
- T'approche jamais de cet appart, Abad.
- Ouais, t'inquiète, de toute manière c'est une voilée, elle suce pas.



